

seignée et que je vous supplie de ne pas oublier. Nous vous avons donné un excellent exemple... En défendant contre toutes les forces du pouvoir et de l'opinion un malheureux innocent, nous vous avons appris à ne point incliner votre raison devant la raison d'Etat. Nous vous avons appris à ne point taire le cri de votre conscience... Nous vous avons appris à faire parler la vérité plus haut que le cliquetis des épées et le hurlement des foules. Nous vous avons appris ce que des hommes de cœur doivent faire lorsque les juges se taisent et que les ministres mentent. Et en cela, malgré nos faiblesses, nos erreurs et nos fautes, nous avons été de bons maîtres" (*Discours aux étudiants*, le 3 février 1905, *Trente Ans de Vie Sociale*, II, p. 87).

C'est sans doute un des plus beaux paragraphes qui soit jamais coulé de sa plume. Avec toute sincérité, mais aussi avec une conviction, il put apprécier ce qu'il a fait. Il se croyait; en cela il était pour ainsi dire plus classique que nous (et c'est pour cela justement que A. Gide lui a reproché le "manque d'inquiétude". — *Journal*, le 9 avril 1906). Mais ce qu'il croyait, l'illusion qu'il jugeait nécessaire, n'est plus un rêve des vieux sages. Sa foi, son espérance, sa douleur ne sont pas trop loin des nôtres.

Nous agissons tous par hypothèse. Toute conviction ne se soutient qu'à condition. Mais l'homme n'est plus l'homme sans le courage de parier pour une hypothèse.

(à suivre)

(Thèse présentée en 1961 à l'Université de Tokyo pour obtenir le titre de *master*)

tion. “Ayons le zèle du cœur, dit-il, et les illusions nécessaires; travaillons à ce que nous croyons utile et bon, mais... toutes les apocalypses éblouissent et déçoivent... N’attendons point de miracle. Résignons-nous à préparer, pour notre imperceptible part, l’avenir meilleur ou pire que nous ne verrons pas” (Id.).

Ne voit-on pas ici une explication suffisante de son socialisme des années postérieures? Les illusions nécessaires ! Sans doute toute conviction est-elle une illusion, mais un sceptique ne nie non plus la condition humaine qui est d’avoir besoin des illusions. Il l’accepterait volontiers lui-même car un esprit fier préférerait de risquer un pas plutôt que de vivre une vie qui ne vaudrait rien. La question est de savoir ce qu’il faut choisir, ce qui doit être nécessaire. Pour nous c’est à savoir pourquoi Anatole France a choisi ceci plutôt que cela. Car, quoi qu’il dise, ce n’est pas un choix qui peut être induit du scepticisme lui-même. (Ne suffit-il pas de penser à ce qu’aura choisi Maurice Barrès, un des disciples de France ?) Ce qui fait choisir le socialisme à Anatole France sous l’influence de Jaurès et lui fait adopter avec une facilité naturelle les connaissances élémentaires du communisme classique et “scientifique”, c’est cette saine union de l’esprit rationaliste du XVIIIe et des sciences du milieu du XIXe.

Un point faible de ses idées sociales fut qu’il ne connaissait pas suffisamment l’état de la classe ouvrière—cela est d’ailleurs bien naturel. Dans son œuvre entière on ne voit pas un vrai “prolétaire”, sinon le menuisier Roupart dans *Monsieur Bergeret à Paris*, bien qu’il n’y ait rien de plus visible que la sympathie de France pour les gens de peuple.

Mais ce faible se compense et en quelque sorte se cache par l’intérêt vif que France portait toujours, même avant de s’avouer sympathisant du socialisme, à l’idée de la justice sociale.

Ici nous nous bornons à dire que cette idée l’obsède de longtemps avant l’Affaire, et que précisément ce fut elle qui le jeta dans le tourbillon. En 1905, où tous avaient leur bataille passée sur leur conscience, Anatole France dit devant les jeunes étudiants:

“... Vous serez plus heureux que nous et vous ferez plus que nous n’avons fait. Il y aura du moins une chose que nous vous aurons en-

non plus..." (id.).

L'absolu est rejeté de l'esthétique et de la critique:

"Il n'est pas en matière de littérature une seule opinion qu'on ne combatte aisément par l'opinion contraire. Qui saurait terminer les disputes des joueurs de flûtes?" (*Jardin*, p. 498).

Ce critique impressionniste avait pourtant un critère propre à lui. En citant Goethe: "Les seules œuvres durables sont des œuvres de circonstance", il ajoute: "...Mais il n'y a, à tout prendre, que des œuvres de circonstance, car toutes dépendent du lieu et du moment où elles furent créées... C'est le fait d'une imbécilité orgueilleuse de croire qu'on a produit une œuvre qui se suffit à elle-même. La plus haute n'a de prix que par ses rapports avec la vie. Mieux je saisis ces rapports, plus je m'intéresse à l'œuvre" (*Jardin*, p. 444). Il devait donc rejeter l'idée de "l'art pour l'art". Ce n'est pas à dire qu'il n'en a pas apprécié les bons écrivains, loin de là il gardait pour eux une grande admiration. Cela ne l'empêchait pas de dire de Flaubert que celui-ci était "un de ces braves capitaines qui ne savent pas raisonner de la guerre, mais qui gagnent les batailles" (*Vie Littéraire*, III, p. 295).

En s'opposant à l'orgueil de l'artiste, il insista: "...la poésie doit naître de la vie, naturellement, comme l'arbre, la fleur et le fruit sortent de la terre, et de la pleine terre, au regard du ciel" (*Vie Littéraire*, III, p. 292).

C'est déjà donner une direction, une morale à l'attitude d'un artiste: "...Disons-nous que nous parlons pour être entendus; pensons que nous ne sommes vraiment grands et bons que si nous nous adressons, je ne dis pas à tous, mais à beaucoup" (*Vie Littéraire*, II, *Demain*, p. 513).

On entrevoit ici la troisième étape de l'évolution de son "scepticisme", car choisir une direction est d'avoir le courage d'agir sur une hypothèse. Anatole France s'est contredit? Va-t-il se brûler pour une opinion? Plutôt ne fut-il pas fidèle à son premier principe, qui est de reconnaître à la vie tous ses droits? Consentant à se jeter dans le grand fleuve de l'histoire, —"C'est l'ordre universel, dit-il, il faut s'y soumettre" (*Jardin*, p. 454)— il n'y trouvait pas un prétexte de l'inac-

qu'il n'y a qu'un Anatole France et pas deux.

Dans l'évolution même de scepticisme francien, on peut reconnaître les trois étapes, aussi bien logiques que chronologiques : négation, relativisme et hypothèse. Examinons-les ensuite.

Négation. C'est la première condition du scepticisme, apparente chez notre auteur dès ses années de la collaboration au *Temps*, c'est-à-dire des années de la *Vie Littéraire* et du *Jardin d'Epicure*, celui-ci étant tiré pour la plupart des colonnes de la *Vie Littéraire*. Ici France semble mettre les points d'interrogation à toutes les connaissances, les idées, les sciences et les mœurs.

"En esthétique, c'est à-dire dans les nuages..." (*Jardin*, p. 494).

"Qu'est-ce que vous appelez sciences, s'il vous plaît? Des lunettes, ni plus ni moins..." (*Vie Littéraire* IV, *Mysticisme et Science*).

"C'est une grande niaiserie que le "connais-toi toi-même"..." (*Jardin*, p. 429).

"Croyez-vous vraiment qu'il y ait beaucoup de liberté dans l'approbation que nous donnons aux classiques grecs, latins, et même aux classiques français?..." (*Jardin*, p. 496).

Mais tout en suivant ce chemin de doute, il n'arrive jamais à une négation absolue qui lui est impossible, étant semblable à une affirmation. On finit par douter de la négation.

"Je ne sais si ce monde est le pire des mondes possibles. C'est de flatter, je crois, que de lui accorder quelque excellence, fût-ce celle du mal" (*Jardin*, p. 431). Toute thèse doit se proposer avec son anti-thèse. Une simple négation est du moins aussi dogmatique qu'une simple affirmation. Comme il nous faut deux yeux pour voir juste, le raisonnement sceptique nous permet d'arriver à une compréhension sinon complète, du moins approximative, en nous préparant plus de deux points de vue. La négation n'est donc qu'un premier anneau de la chaîne de doute; l'observation relativiste vient ensuite fouiller autour du problème.

D'abord sous forme élémentaire:

"Quand on dit que la vie est bonne et quand on dit qu'elle est mauvaise, on dit une chose qui n'a point de sens" (*Jardin*, p. 434).

"Le mal est nécessaire. S'il n'existait pas, le bien n'existerait pas

crains qu'elles ne se trompent toujours, tandis qu'un esprit qui ne se pique pas de logique peut retrouver la vérité après l'avoir perdue." (*Vie Littéraire*, II, *Préface*). C'est une attitude qui s'oppose au fanatisme et à l'intolérance. "Mourir pour une idée, c'est mettre à bien haut prix des conjectures", écrit-il. "Il y a quelque impertinence à se faire brûler pour une opinion" (*Vie Littéraire*, III, *Rabelais*). Mais cette conclusion du scepticisme francien ne fut non plus exempte de "quelque impertinence". Une telle subtilité sur la limite du jugement humain ne s'applique que dans le domaine des abstractions. Quand il entra dans le labyrinthe de la réalité, France n'avait donc plus de mesure que celle du bon sens. On voit ici la raison de la pauvreté d'idées apparente chez France de la première étape: La tendance conservatrice de ses opinions marquait surtout pendant les premières années de sa collaboration au *Temps*, alors que France se raffinait en scepticisme. Certainement il pouvait penser que les vieux préjugés, polis par le temps, sont moins funestes que les nouveaux (*Jardin*, p. 433). Mais c'est là le prétexte d'un dilettante: le scepticisme francien de première époque manquait la richesse et la force d'un Voltaire.

Mais les opinions d'Anatole France sur les problèmes politiques et sociaux montrèrent une évolution remarquable dès la fin du décade de 1880. Ce sceptique se révéla, comme d'ailleurs tous les autres qui se sont mêlés à l'Affaire, un véritable citoyen français de 90. Et sans hésitation. Ce manque d'inquiétude pour la prise d'une position politique semblait une trahison à certains de ses admirateurs dilettantes (comme Michaut), aux autres, du moins une contradiction: l'on pensait que l'Affaire fit jaillir le sang du dix-huitième siècle caché en lui. En tout cas on pourrait affirmer aujourd'hui que, sans l'Affaire, il n'y aurait pas eu la dernière moitié de l'*Histoire Contemporaine*, ni *Crainquebille*, ni *Sur la Pierre Blanche*, ni *l'Ile des Pingouins*, et que sans la fermeté que France avait montrée comme un humaniste actif, il n'aurait plus parmi nous ses admirateurs fidèles quoique si peu nombreux.

Il reste à savoir si cette conviction prenait racine dans le plus profond de sa personnalité, si elle était une conclusion "naturelle" et inévitable de sa pensée. Nous enclinons vers l'affirmation et à penser

Sceptique! Mais tous les maîtres de la pensée française l'ont été...

...Mais nos grands sceptiques furent parfois les plus affirmatifs et souvent les plus courageux des hommes... Ils luttèrent contre l'ignorance qui abêtit, contre l'erreur qui opprime, contre l'intolérance qui tyrannise, contre la cruauté qui torture, contre la haine qui tue... Il faudrait savoir d'abord si la crédulité est une vertu et si la véritable fermeté n'est pas de mettre en doute ce qu'on n'a nulle raison de croire...

...En somme ce sont les plus idéalistes des mortels. Seulement ce sont des idéalistes déçus..." (Paul Gsell: *Propos d'Anatole France*, Paris, 1921, pp. 81—85).

Le sceptique n'est donc pas un pyrrhonien. C'est un esprit sain et libre, qui tolère la contradiction. C'est quelquefois le synonyme de l'athée, quelquefois du relativiste. Et France veut offrir ce titre préféré à tous ses contemporains qu'il estime comme de nobles esprits. (Par exemple à Mérimée. Voir la *Vie Littéraire*, II, p. 383.)

Le définition que France donne à ce mot était, il est vrai, nuancée par son temps. Si le manque de la foi pour l'immuable et l'éternel est commun aux sceptiques de tous les âges, l'attachement à la raison était bien le ton du siècle de science. "Ce qui est admirable, ce n'est pas que le champs des étoiles soit si vaste, c'est que l'homme l'ait mesuré" (*Temps*, 8 mai 1887; *Jardin d'Epicure*, p. 399). Mais Anatole France fut déjà moins certain que Renan. "...J'ai voulu croire, j'ai cru. J'ai cru du moins à la relativité des choses et à la succession des phénomènes". Cette phrase bien connue n'est pas une véritable ironie, mais une pensée assez naturelle à ceux qui ont passé la jeunesse en 1860—70. Croire à la relativité des choses et à la succession des phénomènes. Peut-être n'est-ce pas une croyance très fructifiante mais c'est un contrepoison du pessimisme. En montrant toute vérité comme relative, elle a nourri l'indulgence. L'homme est "un amas de contradiction" (*Vie Littéraire*, I, *Hamlet*) et pour France, d'être fidèle à ses propres contradictions était la première vertu humaine qu'il a trouvée chez Montaigne et Renan. Le scepticisme devient ainsi un principe moraliste: "A vrai dire, les âmes exemptes de tout illogisme me font peur; ne pouvant m'imaginer qu'elles ne se trompent jamais, je

CHAPITRE II

LE SCEPTICISME D'ANATOLE FRANCE

Pour de certains esprits, le scepticisme n'est pas une tentation, mais une destinée.

Il n'y a pourtant pas un mot plus équivoque que celui-ci. On appelle souvent Anatole France sceptique et presque toujours on tâche de rectifier la définition qu'on vient de donner. Ce qu'ont fait H. Smith et H. Chevalier n'est autre chose que cela, si on ne parle plus de Michaut ni de Giraud (Helen B. Smith: *The Skepticisme of Anatole France*, Paris, 1927; Haakon M. Chevalier : *The Ironic Temper, Anatole France and his time*, New York, 1932; Gustave Michaut: *Anatole France*, Paris, 1922; Victor Giraud: *Anatole France*, Paris, 1935). Ils ont montré tous sous le nom de sceptique un esprit libre et plein de contradictions. Qu'est-ce qu'on pouvait faire autrement? En fin de compte le nom est-il plus important que le personnage? Il faut noter d'ailleurs qu'Anatole France lui-même aimait être appelé sceptique. Dans la fameuse préface du troisième tome de la *Vie Littéraire*, il a seulement nié qu'il ait jamais mis le pied dans le doute "absolu". Le fait d'être sceptique était toujours pour lui une preuve naturelle de l'intelligence libre.

"On vous a peut-être dit que j'étais enclin à douter. C'est une reproche qu'on me fait quelquefois. Croyez bien que, si je l'ai mérité, ce fut pour avoir voulu serrer de trop près la certitude" (*Lettre de Sicile*, 1896).

Ce fut donc pour lui le plus haut éloge. Rabelais, Montaigne, Molière, Voltaire et Renan, ne furent-ils pas des sceptiques? Anatole France était fier d'appartenir à la ligne de ces penseurs. Voici une de ces confessions de foi de scepticisme qu'on trouve souvent dans ses œuvres (celle-ci est tirée des propos rapportés par Paul Gsell, le livre de Gsell étant le seul de ce genre examiné et approuvé par Anatole France lui-même).

"Sceptique! Sceptique! ...En effet, ils m'appellent encore sceptique. Et pour eux, c'est la pire injure. Mais pour moi, c'est la plus belle des louanges.

de Renan à Tréguier. Et comme on le sait, ce discours entier est la *Réponse à la Prière sur l'Acropole*. Est-il audacieux d'identifier le Désir de ses premières poésies et ces rêves des philosophes? Non certes, c'est toujours le même désir créateur. Anatole France a amplifié cette idée dans la préface pour sa *Jeanne d'Arc*:

“Je crois à l'union future des peuples et je l'appelle avec cette ardente charité du genre humain qui, formée dans la conscience latine au temps d'Epictète et de Sénèque, et pour tant de siècles éteinte par la barbarie européenne, s'est rallumée dans les cœurs les plus hauts des âges modernes. Et l'on m'opposerait en vain que ce sont là les illusions du rêve et du désir; c'est le désir qui crée la vie, et l'avenir prend soin de réaliser les rêves des philosophes.”

Ces phrases pleines de fierté n'expriment-elles pas par excellence la conviction sublime d'une intelligence nourrie de la science du dix-neuvième siècle? Nous trouvons ici un bel équilibre de la science et de l'humanisme — qu'on ne verra plus. La science, après avoir conquis plusieurs générations de jeunesse, conquiert la base elle-même de la société. Les jours où elle était seulement une nouvelle sagesse — où elle était des “lunettes” — où elle était compagne de Pan, furent trop courts. L'exaltation de la science finit à peu près avec la Parnasse. Et si Anatole France, qui part d'où Renan a fini, n'avait pas pour la science autant de foi que le jeune Renan embrassait, ce n'est pas parce que celui-ci était moins savant ou plus artiste. Des sciences spécialisées quittent pour ainsi dire la main des laïques. La philosophie naturelle ne peut plus subsister et elle n'est même plus le rêve des poètes. Certes Anatole France fut un des derniers qui finissaient un âge.

Conclusion: voici un cercle des idées fondamentales chez Anatole France. Sensualisme (ayant racine dans sa morale et dans sa physique) — Lucidité qui lui fait reconnaître l'instabilité des choses — Attachement à la vie qui l'empêche d'aller au pur scientisme, et qui pourtant ne peut se fondre dans la foi — De là la nécessité de supposer le Désir comme la force active et originelle qui meut la nature indifférente — Et de ce qu'il reconnaît en l'homme cette force immuable et pour toujours, un humanisme et un optimisme final.

qui régnait chez France, c'est le désir. Laissons à G. Michaut ou à V. Giraud l'investigation de la place qu'occupe chez lui le "désir" dans le sens vulgaire. Laissons-les relever de petits détails. La première chose importante est que tous les romans d'Anatole France sont essentiellement les drames des désirs. En cela il fut bien disciple de Racine. Il suffit de penser à *Jocaste*, aux *Désirs de Jean Servien*, et à *l'Histoire comique*. Entre *Jocaste*, sa première nouvelle, et *l'Histoire comique*, un de ses derniers romans les plus réussis et qu'il a préféré, surtout, (Voir Michel Corday: *Anatole France d'après ses confidences et ses souvenirs*, Paris, 1928, p. 141), on trouve une similitude indiscutable de l'action: une amoureuse poussée au catastrophe par la conscience de responsabilité à l'égard d'un mort. *Les Désirs de Jean Servien* est une éducation sentimentale manquée, et la *Rotisserie* reprend le même sujet dans le sens comique. Il n'y aura plus à dire du drame du *Lys rouge*, le plus connu de ses romans d'amour.

Mais il faut noter que, hors de ses romans, la philosophie française du Désir est au fond de son optimisme. Chose qui peut paraître contradictoire au premier abord: le pessimisme déterministe cache en soi un élément de l'optimisme. La perspective ouverte du passé au futur exempte l'individu de la pesante responsabilité. L'impulsion chez un individu, aveugle en elle-même, aura un sens et un but quand on l'explique comme une nécessité pour la conservation de la race. De là un pessimisme à l'égard de l'existence momentanée d'un individu, mais un point de vue optimiste à l'égard de son principe de la vie. Le manque absolu des soucis de la morale chez les œuvres d'Anatole France — dont certains (comme Michaut ou Giraud) furent choqués — dut, avec le manque de la foi, à l'influence profonde du déterminisme dans sa jeunesse.

Mais ce qui caractérise notre auteur, c'est que le désir est chez lui *originel* dans le sens le plus exact du mot. Il n'est plus physique. S'il est ce qui fait naître la vie, il est aussi ce qui sépare le premier homme des animaux. C'est la curiosité, c'est le rêve, c'est toute aspiration de la volonté humaine.

"Lentement, mais toujours, l'humanité réalisera les rêves des sages." Par ces mots France finit son discours pour inaugurer la statue

simisme antique. C'est en quelque sorte la science elle-même qui l'y mena.

“... Nous n'étions pas éloignés de croire que du dix-huitième siècle datait une ère nouvelle. Je le crois encore. Mais ... M. Ernest Renan ... avoue lui-même ... qu'il y avait quelque illusion à penser qu'une société pût aujourd'hui se fonder tout entière sur le rationalisme et sur l'expérience...”

... Et qu'est-ce que vous appelez sciences, s'il vous plaît?

Des lunettes, ni plus ni moins ...

Elle est inhumaine ..., sa cruauté nous blesse...” (*Vie littéraire*, IV, *Mysticisme et Science*,).

Mais ce sont ces lunettes qui lui ont élargi le domaine de la connaissance de l'esprit et de la pensée, où il apporta de nouveau la conscience de ses ancêtres, celle de “l'écoulement des choses”. Combien de fois a-t-il répété ce mot? “L'écoulement universel des choses” (Préface de *Mentis*), “l'éternel écoulement des choses (id.)”, “l'écoulement perpétuel des choses” (Préface de *Pensées philosophiques*), etc. (Voir la *Vie littéraire*, le *Jardin d'Epicure*, passim.)

Ce pessimisme, manquant de toute expérience vécue, était pour ainsi dire une pure tournure de pensée. Mais cette conscience ancestrale de l'écoulement des choses n'est jamais tombée dans une résignation “orientale”. Il est vrai qu'Anatole France était nettement séparé de l'Orient par — son violent attachement à la vie terrestre. “La sagesse (de Çâkya-Mouni) n'est pas faite pour les races actives de l'Europe, pour ces familles humaines si fort en possession de la vie... Il invite au renoncement et nous voulons agir... le désir est en nous plus fort que la vie...” (*Vie littéraire*, IV, *Bouddhisme*, p. 368,). Ne discutons pas ici la justesse de cette observation. Le certain, c'est qu'Anatole France appartenait lui-même à ces “familles humaines si fort en possession de la vie”.

“Moi, j'aime la vie, dit un personnage de *la Chemise*, la vie de cette terre, la vie telle qu'elle est, la chienne de vie...” C'est cet amour sauvage de la vie qui fut déjà un trait principal de son premier roman — semi-autobiographique: *Les Désirs de Jean Servien* (le titre n'est-il pas lui-même significatif?). Ce qui est suprême, invincible, ce

...Lumière, c'est par toi que les femmes sont belles..."

(*A la lumière*)

Ces *Poèmes Dorés* n'auraient pas été composés sans influence de Leconte de Lisle ou de Sully-Prud'homme. France était alors un parnassien fidèle. Il était toujours un enfant du temps, et un peu un enfant du chœur, comme il dirait de Victor Hugo (*Vie littéraire*, II, *Anthologie*). Il avait vingt-sept ans. Mais ce talent très long à mûrir n'a pas en fait montré d'originalité avant d'avoir trente ans. Nous devrions donc savoir quelle était la jeunesse contemporaine. Et France nous le dit lui-même en 1889 dans le paragraphe célèbre: "Il y a dix-huit ans, ... nous étions déterministes avec enthousiasme... Alors les livres de Darwin étaient notre bible; les louanges magnifiques par lesquelles Lucrèce célèbre le divin Epicure nous paraissaient à peine suffisantes pour glorifier le naturaliste anglais..." (*Vie littéraire*, III, *La Morale et la science*). L'influence de Darwin fut en effet aussi ou plus importante chez lui que celles de Renan ou de Taine qui viendront ensuite. (Malgré que l'on ait raison de supposer que sa connaissance n'en était pas trop approfondie. — On verra après des années que France ne connaissait les pensées socialistes que juste dans la mesure qu'il en aurait eu la sympathie, et il se disait socialiste et même communiste. Ceci pour souligner que France avait une capacité remarquable d'assimiler les idées nouvelles qui lui plaisaient.) Le nouveau point de vue dans le système de nature et de vie donna à cette âme une vaste espace de rêverie. Et dans ce premier recueil de poèmes assez impersonnel, on peut déjà relever des idées qui caractériseraient son œuvre entière. Elles étaient encore, il est vrai, abstraites, mais en cela pures et jeunes. Ses *Poèmes Dorés* étaient avant tout l'hymne de la vie, du désir et de la volupté.

"La Vie, unique lien et part de toute chose,
Divine volupté des êtres, don des fleurs,
Seule source de joie et trésor de douleurs..."

(*Les Sapins*)

Ce jeune homme de 1870 fut disciple d'Epicure et en même temps de Darwin. Or le scientisme optimiste ne put retenir longtemps Anatole France, et tant qu'on juge de son œuvre, il s'en fut vite vers le pes-

vé leurs expressions les plus complètes et les plus artistiques, et que —, que dirai-je encore? — son œuvre entière fut enfin sa philosophie “romancée”, c’est-à-dire agréablement racontée.

J’ai évité ici de suivre les détails chronologiques qui, dans un petit exposé comme ceci, en risqueraient la clarté. J’ai préféré m’expliquer en quelques chapitres présentant certains aspects de sa pensée qui m’ont paru essentiels. Il faut pourtant remarquer que ces chapitres correspondent dans un sens, et assez naturellement, à l’évolution de l’auteur: on voit se former sa “philosophie du Désir” dès dans ses premières années; on voit le jeune écrivain s’armer du scepticisme qui éclôt dans certains de ses contes et ses critiques; on voit que l’intérêt qu’il portait toujours pour la religion montre de subtils changements dans ses nuances et donne du ressort à l’imagination de France poète et romancier; on voit enfin son “satanisme” se développe et se confirme depuis de ses premiers écrits jusqu’à son dernier roman, pour y trouver son expression achevée.

Nous voici donc au seuil de l’aventure d’une âme qui a vécu la dernière moitié du dix-neuvième siècle.

CHAPITRE I LA PHILOSOPHIE DU DESIR

Gustave Michaut releva, dans la conclusion de son étude “psychologique” sur les “intelligence, imagination, sens esthétique et sensibilité” d’Anatole France, la “volupté”, sensualité presque subconsciente au fin fond de cet auteur. “C’est bien à cette sensualité, dit-il, que se ramène sa sensibilité tout entière” (Gustave Michaut: *Anatole France*, Paris, 1922, p. 308). Il n’y a pas à contredire. Si on aime Anatole France, c’est qu’on est sensible à cette sensation d’extase sans fin et sans but qui, émanée de son style lui-même, mêle la joie de l’esprit à celle du corps. Quand on n’aime pas cela, on n’aime pas Anatole France ni son style (car le style n’est autre chose que l’expression la plus exacte de la sensibilité de celui qui parle). Sa volupté est sa philosophie, dont il fit la profession de foi déjà dans son premier recueil de poèmes, qui commence par un hymne à la lumière:

“...Salut! car avant toi les choses n’étaient pas...”

ques unes de ses idées fondamentales et en suivant de la sorte l'itinéraire de cet artiste, plus exactement de ce romancier philosophique — car il l'était.

Romancier philosophique, ce mot lui-même fait entendre en certaine mesure pourquoi Anatole France a perdu de nos jours son prestige. La philosophie est en fait un objet de consommation. On en classe les vieilles dans le musée des idées: ce ne sont que des curieux qui viennent les chercher. Encore si la soif de philosophie est nette parmi nos lecteurs, de jeunes écrivains nous apportent chaque jour les morales, sinon nouvelles, nouvellement revêtues. La philosophie francienne semble démodée comme celles de ses ancêtres.

D'autre part il y a dans notre littérature un poison de romantisme qui nous fait rebuter Anatole France — On demande à la littérature de l'imagination, Imagination qui ne se connaît pas, capacité créatrice ténébreuse et aveugle: on a divinisé la littérature, chacun en dispute une parcelle. Dans le temps on créait plus innocemment et on s'en réjouissait autant. La littérature était plus "utile" et cela ne l'empêchait pas d'être aimable. Maintenant elle est devenue une religion; on n'y s'approche plus sans une crainte respectueuse. Ce n'est pas là sans doute la faute des grands écrivains qui se sont faits dieux, mais la faute de ces petits esprits qui ont eu besoin du mystère.

Ce complexe romantiste fait souvent condamner l'art francien qui est de "l'imagination constructrice" d'après le vocabulaire de Michaut, et les défenseurs répondent que France a "créé" quand même un Jérôme Coignard, un Bergeret, etc. qui ne sont pas tout à fait "doubles" de l'auteur et qu'il y a là donc encore un petit mystère.

Ne vaudrait-il pas mieux d'apprécier naïvement Anatole France comme faisaient les gens du Moyen Age avec leurs légendes, les classiques avec leurs lettres? Et de sauver l'honneur d'un écrivain qui a écrit non pour une déesse inconnaissable mais pour nous dire quelque chose?

Si j'ai désigné tout à l'heure cet auteur sous le nom de "romancier philosophique", c'est que je crois, en considérant tout le poids de ses poésies, critiques, contes et nouvelles, que les romans doivent être encore tenus pour ses œuvres maîtresses, que ses pensées y ont trou-

ANATOLE FRANCE

ET

SES IDEES PHILOSOPHIQUES

Noriko KONDO

“Nos doctrines ne sont que nos passions
réfléchies et classées” (Anatole France,
Temps, 5 janvier 1875).

INTRODUCTION

ANATOLE FRANCE, ROMANCIER PHILOSOPHIQUE

Anatole France, conteur sceptique, critique impressionniste, esprit pétillant pour qui la liberté était tout, connaissait “comme toute créature bien née” (mot attribué à Marguerite de Navarre, *Génie Latin*, p. 35, 1879), l'ennui, mais aussi la passion. L'Ennui était en fait une marque de son temps, la passion l'était peut-être moins. Il aimait, refusait, haïssait, s'engageait, pariait. Le zèle qu'il avait montré au sujet de l'Affaire et du mouvement des Universités populaires a paru déjà en contradiction avec le portrait d'un paisible sceptique qu'on avait fait d'Anatole France. Et on commence à découvrir dans le *Lys Rouge*, au lieu du regard froid d'un romancier des mœurs, un passionné, un jaloux, un vrai amant qu'était Anatole France (Claude Aveline : *Le Lys Rouge d'Anatole France*, *Annales Conférenci*a, octobre 1954). Cet esprit semble surtout insaisissable, déconcertant. Georg Brandès exprima en bref cette impression quand il parla de ce long carrière illustre: “One might almost say: there are two Frances” (Georg Brandès: *Anatole France*, London, 1908, p. 24). En réalité ce n'est qu' “une” âme, dilettante sans doute mais non pas ondoyante, et qui ne manquait pas de convictions. Nous croyons avoir reconnu en lui, au contraire, un fondement des idées qui, tout en restant je ne dis pas immuable mais fidèle à soi, se développe, se réagit et permet la floraison de certaines œuvres. Ce que je me propose ici est donc de rechercher la physionomie de cet écrivain, en retraçant quel-